

EXTRAIT DE "VOYAGE D'UN CANADIEN FRANCAIS EN FRANCE"

Rencontre d'une Acadienne. Veillee a l'auberge de Plancoet. etc., etc.

Nous avions fait vingt-six kilomètres après dîner et nous avions besoin de repos.

Je frappai à la porte. A dix heures on n'attend généralement plus de visiteurs ; si par hasard il en vient à une heure aussi avancée, ils entrent sans frapper, car ce sont des intimes. Stupéfaites et les yeux démesurément ouverts, la maîtresse de la maison et ses deux filles vinrent nous ouvrir : elles nous regardaient avec des yeux remplis de méfiance et de commisération à la fois ; elles avaient l'air de nous dire : D'où sortez-vous et que voulez-vous ? La vue de nos bicyclettes et de ma lanterne vénitienne que la flamme avait ébréchée, leur donna la pensée de quelque étrange événement. Nous demandâmes l'hospitalité. A ces mots, quelques voyageurs, qui étaient restés assis autour de la grande cheminée où l'on venait de parler d'aller se coucher, s'avancèrent vers la porte.

"Mon Dieu, oui ! Ah ! vous êtes bien fatigués, hein ! dit la femme en s'emparant de nos bicyclettes. Rentrez !... Alphonsine, donne à ces messieurs un verre de café bien chaud."

La fatigue se lisait assurément sur notre figure ; je m'affaisai sur un des bancs qui se trouvent fixés de chaque côté de la cheminée et je promenai lentement mes regards sur la petite assemblée.

On commença par nous demander s'il y avait longtemps que nous étions en route ; de quel endroit nous venions et quel était le but de notre voyage. Chacun s'intéressait aux moindres détails de notre course, et les exclamations de pitié et de surprise s'échappaient successivement de toutes les poitrines à mesure que nous énumérions les étapes que nous avions accomplies depuis notre départ.

La voix d'une femme qui console ou qui s'apitoie, à quelque chose de touchant. On nous dévorait du regard. L'eau-de-vie, le café, la grande flambe de la cheminée, tout nous était offert avec une instance cordiale vraiment touchante !

Nous bûmes un grand verre de café fort arrosé d'eau-de-vie. Peu à peu nous nous sentions ranimés. Mon camarade avait continué à s'entretenir avec le cercle de la maison, tandis que, les yeux dans la flamme du foyer je m'étais absorbé dans une molle rêverie. Il avait appris à ces bonnes gens qui j'étais et ce que je cherchais ; il leur avait dit qu'un exil séculaire n'avait pu nous faire oublier cette Bretagne d'où étaient partis les premiers hommes de la civilisation en Amérique, et les Canadiens gardaient beaucoup d'estime pour les Bretons. A ces derniers mots, je me tournai instinctivement vers mon camarade et nos hôtes. Un respectueux silence régnait dans la maison ; tous étaient ébahis, et les paroles de mon ami étaient écoutées avec une attention pleine de stupeur. Je sentais alors qu'un courant de sympathie et d'affection circulait dans le cercle de l'auberge ; j'avais la sensation d'être un objet de curiosité, une espèce d'oiseau rare tombé par hasard chez de braves gens. Sentant que la sympathie profonde de ces Bretons m'était acquise, je me laissai aller à une sorte de griserie de pensées que soutenait d'ailleurs la douce chaleur du feu ; je me figurai subitement que ce respect affectueux des gens s'exhalait des âmes comme cette chaleur bonne des paroles maternelles qu'on entend au retour d'une longue absence ; j'eusse été au milieu même de ma famille, le que je ne me fusse pas senti entouré de plus de tendresse. Avec cette sensation il me vint alors l'inspiration de l'enfant qui après une longue absence se retrouve un jour au sein de sa famille et de ses amis. Et j'entrepris de parler du Canada. Je leur racontai brièvement les voyages de Jacques Cartier et son arrivée au sein des bourgades iroquoises sur les bords du majestueux Saint-Laurent, l'émigration des premières familles françaises à Stadaconé et les pénibles débuts de la colonie de la Nouvelle-France. Je leur parlai des luttes de Frontenac et je rappelai le souvenir de la défense du fort de Verchères par

Mme. et Mlle. de Verchères, la destruction de Montréal et le massacre de ses habitants par les Iroquois. Puis, leur parlant des Acadiens et des malheurs de l'Acadie, mon discours s'enflamma peu à peu au souvenir des horreurs que nous avons souffertes. Je prenais, au hasard du souvenir, les points saillants de l'histoire et je les exposais avec cette énergie inconsciente et cette conviction que donne l'expérience des choses.

Dans la province de Manitoba, leur disais-je, mes compatriotes avaient naguère encore le droit de parler le français. Deux constitutions, sans parler du traité de Paris et de plusieurs autres engagements aussi solennels, nous garantissaient la liberté de l'usage officiel de la langue française dans le Parlement et les tribunaux, comme dans les écoles ; ces constitutions qui garantissaient les mêmes privilèges aux Anglais avaient été données surtout pour l'avantage de ces derniers qui menaçaient alors d'être engloutis par la population française. Ce fut, hélas ! le contraire qui advint : le gouvernement fédéral attirait tant de colons anglais et d'origine scandinave que nous devînmes la minorité ; dans ces conditions nouvelles, l'on nous enleva, en 1890, le droit à nos écoles et à l'usage officiel de la langue française. Nous nous sommes imposés nous-mêmes pour entretenir envers et contre la loi nos écoles françaises qu'on ne voulait plus reconnaître ; les économies que nous l'ancien régime nous avions faites péniblement ont été confisquées. Aujourd'hui nos lois ne sont plus imprimées qu'en anglais, et les hautes charges qui s'obtenaient par ordre de succession ne se donnent plus que selon le caprice et en accomplissement froid et impitoyable d'un ostracisme révoltant. Le gouvernement ne s'exerce que pour opprimer nos consciences française et catholique et pour étouffer le développement et l'expansion de notre race. Rien n'est plus nuisible dans la vie matérielle que la persécution endurée à cause de sa race ou de sa croyance ; c'est pourquoi nous avons vu autrefois un grand nombre de nos compatriotes angliciser leur nom.

Un jour, continuai-je, le soleil s'était levé plus rouge qu'à l'ordinaire ; on rapporte dans le pays que ce jour-là avait retardé plus de deux heures à se lever. — La brise qui descendait des montagnes soufflait depuis le point du jour avec une douceur incomparable sur le village de Grand-Pré, en Acadie, les bestiaux s'arrêtaient de brouter l'herbe des champs pour aller le museau dans la brise veloutée et remplie de parfums. Tandis que les femmes sortaient de leurs maisons, la figure rayonnante de joie pour aller par essaims de cinq ou six remplir leurs cruches à la fontaine et que d'autres allaient d'un pas précipité, la chaudière au bras, traire les grandes vaches blanches qui révaient de retourner dans les vallons verdoyants brouter le trèfle tout couvert de rosée, et tandis que les hommes s'apprêtaient à étendre les blés et les pois sur l'aire de la grange, pour les battre au fléau, un homme, ou plutôt un monstre humain, le gouverneur Lawrence, demeurant à quelque distance de là, tramait dans son cabinet la perte totale de ce peuple simple et paisible qu'on appelait les Acadiens.

Depuis quelques années une partie de l'Acadie appartenait à l'Angleterre ; et comme les Acadiens de cette partie du pays avaient toujours refusé de prendre les armes contre leurs frères de l'autre partie et contre la France, l'Angleterre cherchait depuis longtemps à les angliciser et à les protestantiser. Mais, pas plus que les Canadiens, les Acadiens n'étaient réductibles : les menaces, ni l'oppression, ni les exactions, ni l'exil, pas plus que les faveurs et les présents ne pouvaient leur faire abdiquer leur foi et leur sang ; ils préféraient endurer les plus honteux traitements et les plus révoltantes injustices que de renier la France. Au lieu de s'éteindre, le sentiment français s'est fortifié dans les malheurs et est resté ce qu'il était, têtue et invincible comme il l'est en Bretagne.

Donc, par ce clair et joyeux matin de septembre 1753, l'on vit entrer dans la rade de Grand-Pré une quinzaine de vaisseaux. On en vit débarquer quelques soldats et plusieurs officiers ; ce jour-là avait été fixé par ordre du gouverneur pour une grande assemblée dans l'église du village. Le roi d'Angleterre, avait dit Lawrence dans sa proclamation lancée à l'avance, désirait faire aux Acadiens une communication très importante. Enfin, en réponse aux pétitions et requêtes maintes fois déposées aux pieds du trône d'Angleterre, les Acadiens s'attendaient à un mot de consolation : ce mot c'était sans doute le message royal. On accourut donc au rendez-vous, en grand nombre, ne laissant aux maisons que les vieillards et les malades. La délégation d'officiers et de soldats arriva bientôt au milieu de l'église. Les pauvres malheureux Acadiens, habitués à n'entrer dans leur église que pour prier, s'étaient presque tous agenouillés instinctivement. Dans cette posture humiliante ils allaient entendre le général Winslow leur dire ces paroles : "J'ai reçu du gouverneur Lawrence les instructions du Roi. Vous êtes appelés à entendre les résolutions finales que Sa Majesté a prises au sujet des habitants français de la Nouvelle-Ecosse, qui, depuis plus d'un demi-siècle, ont été comblés de plus d'indulgence que tous les autres sujets de l'empire... Le devoir que j'accomplis, bien que nécessaire, est très répugnant à ma nature et à mon caractère, car je sais qu'il sera blessant pour vous : vous êtes humains comme moi. Il ne m'appartient pas de raisonner sur les ordres que j'ai ; je n'ai qu'à obéir. Et sans hésitation je vous communique les instructions et les ordres de Sa Majesté qui sont les suivants : vos terres et vos maisons, vos troupeaux et vos bestiaux de toutes sortes sont confisqués par la couronne, ainsi que tous vos effets, sauf vos argents et vos effets personnels, et vous serez déportés hors de cette province qui est la sienne... Les ordres péremptoires de Sa Majesté sont que tous les habitants français de ces cantons soient éloignés, et par une bonté de Sa Majesté je suis chargé de vous laisser vos argents et autant d'effets d'usage domestique qu'il vous sera possible d'en emporter, sans cependant surcharger les vaisseaux... Et j'espère que, dans quelque partie du monde où votre sort vous conduise, vous soyez des sujets fidèles et un peuple paisible et heureux."

On les avait rassemblés dans l'église pour les y faire tous prisonniers et de là les envoyer sur les vaisseaux qui étaient mouillés dans la rade. Le message royal, c'était l'ordre de Lawrence de disperser aux quatre coins de la terre les habitants de l'Acadie. Jugez de l'effet que produisit une telle proclamation. Ces pauvres gens, qui étaient entourés de leurs femmes et de leurs enfants, n'avaient même pas un couteau pour égorger les envoyés du monstre. Une clameur de gémissements et de sanglots remplit tout l'église. Winslow ordonna aux gens de se séparer de leurs familles et de se ranger à part. Rendus dehors on voulut les faire marcher vers la grève où attendait la flotte. Les jeunes gens refusèrent d'aborder ; ils se traînaient sur leurs genoux en pleurant et en suppliant d'être laissés avec leurs familles. Alors Winslow commanda de les charger à la baïonnette : ce fut le dernier mot. On se résigna à l'inévitable. Et Winslow dit dans ses mémoires qu'ils s'avancèrent vers la mer en chantant, en priant et en poussant des cris de douleur. Quelques semaines auparavant une proclamation de Lawrence avait enjoint à tous les Acadiens de livrer aux autorités les armes qu'ils avaient dans leur maison, de sorte qu'ils étaient incapables d'avoir recours à la violence. On allait démembrer à jamais ces familles paisibles et loyales en les éparpillant sur les terres les plus éloignées. On leur avait auparavant confisqués leurs bateaux et arraché leurs prêtres. Leurs principaux conseillers, au nombre de sept

quinze, étaient dans les prisons d'Halifax depuis un mois et demi. Pour éviter toute mutinerie, on sépara les hommes et les femmes. Ces malheureuses se traînaient sur leurs genoux aux pieds des officiers inexorables, les suppliant de les réunir à leurs enfants et à leurs époux. Rien n'y fit. On demandait comme faveur d'aller chercher ses vieux parents infirmes ou malades qui étaient restés aux fermes. Vaines démarches. Les soldats eux-mêmes allaient vider les maisons et chasser comme des bêtes sauvages ceux qui, s'enfuyant dans les bois, cherchaient à éviter la déportation. On alla jusqu'à afficher une proclamation menaçant de tuer le plus proche parent de tout fuyard si ce dernier ne se rendait pas dans un certain délai. Les riches meutes de grain, les troupeaux, les terres, les bijoux de famille, tout fut laissé à la cupidité de l'implacable Lawrence. Les malheureux Acadiens étaient à peine embarqués, comme des troupeaux d'animaux, à raison de deux personnes par tonne de navire, que les séides commencent à incendier les maisons du pays. Les statistiques, faites par des historiens, établissent que plus de six cents maisons, dans le seul bourg de Grand-Pré, furent mises en feu au moment du départ des infortunés Acadiens. Les villages de Pigiguit, Cobequid, Annapolis et Beauséjour eurent le même sort. Les sanglots des femmes qu'on avait séparées de leurs enfants et les cris des pauvres petits se croisaient dans une clameur horrible sur la rade de Grand-Pré au moment où le vent gonflait les voiles. Où allaient-ils ? Sur quelle terre allaient ils déposer ? Aurait-on au moins pitié de leur vie, si on n'avait nul souci de leur bonheur ? Hélas ! de cette population d'environ quinze à dix-huit mille, plus de la moitié allait mourir de faim, de misère et de chagrin. Des centaines de familles brisées étaient destinées à ne se retrouver qu'au delà de cette vie. Errant de rivage en rivage, les tristes débris d'un peuple honnête et doux allaient être disséminés sur la côte orientale de l'Amérique et échelonnés par groupes jusqu'aux Antilles, de sorte qu'il faudra vingt années de périls, de courses à travers un immense continent, pour que des familles de quinze ou dix-huit membres ne se retrouvent qu'à un nombre de trois ou quatre. Des navires périrent avec leur cargaison humaine après que les officiers les auront traitreusement abandonnés aux caprices d'une mer sauvage. Lawrence aura même fait charger des vaisseaux pourris et incapables de soutenir la mer et aura dit, en riant, aux officiers au moment du départ : *Vous avez toujours des chaloupes pour vous sauver, vous autres.*

Quand on voudra les débarquer quelque part, soit dans l'Etat de New-York, soit dans celui de la Virginie ou de la Pensylvanie, soit dans le Maryland, les autorités anglaises de ces colonies s'y opposeront ; on les laissera dans certains ports durant des mois entiers à souffrir du froid, de la faim et de la maladie ; la moitié de ces troupeaux humains mourront de misère ; un nommé Beaulieu demandera au capitaine où il a l'intention de les déposer : "A la première île déserte, répondra-t-il, c'est tout ce que des Français, papistes comme vous, mériterez." Dans ce carnage de la dernière scène du drame, le général Amherst s'arrêtera un moment et écrira à ses collaborateurs : "Je désapprouverai toujours le meurtre des femmes et des enfants."

Les enfants étioles de ces misérables parias passeront leur vie plus tard dans les forêts et au bord des ruisseaux. Dès qu'ils apparaissent au jour dans un village anglais, ils étaient jetés en prison. Les vieillards racontent encore aujourd'hui comment leurs pères ont traversé le Continent à la recherche de leurs familles, les rencontres qu'ils firent et les tristes reconnaissances que favorisait parfois la forêt hospitalière. C'était parfois un ami qui rencontrait son ami, un frère qui arrivait juste à temps pour assister son frère mourant au pied d'un arbre. Ils s'embrassaient longuement ; leurs larmes devenaient plus douces et leur cœur se ranimait.

"Frère, disais-tu un jour, sais-tu où est notre père ? Et notre mère est elle encore de ce monde ?" On se répondait par des spasmes de sanglots. "Mon frère, reprenait de nouveau le même, sais-tu où est notre sœur Marie ? Et le petit Jacques qui pleurait tant au moment où il vit pleurer notre mère sur la grève ?..."

Le bruissement des feuilles seul leur répondait. On se blottissait le soir dans les buissons, et le lendemain on reprenait la marche vers l'inconnu, mais toujours dans la direction du Nord où l'on trouvait sûrement des Français. On vit arriver un jour sur les bords du Saint-Laurent une caravane de six cents Acadiens, hommes, femmes et enfants. Ils avaient franchi des centaines de lieues à travers les forêts, comme les tribus indiennes, en plein hiver, se frayant un chemin dans les neiges amoncelées. Le récit de ces migrations est plus triste que celui des malheurs d'Énée... Les livres de l'antiquité la plus éloignée et la plus barbare nous apprennent-ils des infortunes des grands s ? Quel est le peuple qui a souffert plus de persécutions et d'opprobres pour l'amour de sa patrie ? Il n'est pas jusqu'aux noms géographiques acadiens mêmes qu'on n'ait pas fait disparaître de la terre ; croyant que la race entière était éteinte anéantie pour toujours, l'on a brûlé ses archives et ses mémoires depuis la première jusqu'à la dernière page.

J'avais à peine terminé mon récit, que je voyais des larmes perler aux paupières de mes auditeurs. Nul n'osait dire un mot. Tous m'écoutaient comme un oracle, comme un Robinson Crusoe sauvé du naufrage. Voilà, ajoutai-je, l'histoire des Acadiens. Les Acadiens qui ont survécu et qui sont retournés, après de longues années, pour revoir leur patrie, se sont implantés de nouveau dans ce sol profané et ils y ont fait souche ; ils sont aujourd'hui environ trois cent mille ; on ne leur a jamais restitué leurs terres, mais la revanche s'accomplit lentement, et dans l'antique Acadie comme dans toute l'étendue du Canada, la colonisation française veut bien venir à notre secours, d'ici quelques années nous aurons la majorité ; puisse ce ne doit être que par la majorité française que justice doit nous être accordée, nous la cherchons et nous l'aurons. La terre de la Nouvelle-France retournera un jour aux Canadiens ; le mal qu'on nous a fait nous aura fortifiés, et les peuples d'Amérique, rassis, reprendront la poursuite de leurs destinées respectives. Je m'arrêtai un moment et, à l'instant où je roulais lentement une cigarette, je vis des femmes prendre le pan de leur blanc tablier de toile pour s'essuyer furtivement les yeux, tandis que, pour trahir son émotion, un des gens présents se mit à siffloter doucement du bout des lèvres.

Après avoir tiré trois ou quatre bouffées d'une fumée blanche qui s'échappait comme un fantôme étiré dans le gouffre de l'immense cheminée noircie, je repris : "Mais vous, madame B... — J'avais entendu prononcer le nom de cette dame peu après notre arrivée — n'avez-vous jamais entendu parler des Acadiens ? Vos parents n'ont-ils jamais rien raconté au sujet de ceux de ces malheureux Français qui ont été ramenés en France ? Vous savez que dans Belle-Isle-en-Mer il y a des centaines de familles acadiennes que le gouvernement français a recueillies sur les côtes d'Angleterre où on les a laissées ?"

Mon interlocutrice reprenant vivement me dit qu'elle avait entendu dire autrefois que les Acadiens de Belle-Isle étaient de pauvres paysans français qui avaient longtemps erré de village en village, sur les côtes de Bretagne, et que finalement, vu leur extrême misère, le roi avait fait conduire et installer dans cette île ; que le nom d'Acadien voulait dire, d'après la

tradition qu'elle avait recueillie, *pauvre et orphelin* ; qu'elle-même avait déjà été acadienne, ou plutôt ses grands-parents, mais que dans la suite ils avaient amélioré considérablement leur condition. Enfin, elle me dit, bien naïvement et innocemment, qu'il n'y avait plus guère d'Acadiens aujourd'hui.

Je lui fis comprendre alors que le mot acadien, en France comme au Canada, n'était pas exclusivement synonyme de *pauvre et misérable*, mais qu'il constituait l'appellation d'une classe de gens ayant habité autrefois l'Acadie en Canada.

"Je vais vous apprendre quelque chose, poursuivis-je, qui ne peut manquer de vous être agréable : votre nom est porté au Canada par des Canadiens et des Acadiens presque autant que celui de Gauthier en Bretagne, et la plupart des B... que j'ai connus se disaient Acadiens. Il y a des prêtres portant ce nom et j'ai connu un jésuite très célèbre du nom de B... C'est un nom porté très honorablement, et je suis persuadé que, si vous êtes acadienne, ce sont de vos cousins. — C'est-y possible, monsieur ? reprit la femme B... en me mettant la main sur le genou, comme pour m'inviter à ne pas la tromper, Dieu ! que c'est donc triste !"

La bonne femme se mit alors à me questionner sur la distance qui sépare le Canada de la Bretagne, sur le climat de mon pays et sur ses productions. Cette curiosité impulsive, éveillée subitement dans l'esprit de cette femme, était insatiable ; il fallait répéter de deux ou trois manières différentes et à plusieurs reprises les réponses à un fâcheux interrogatoire. Le cœur humain qui se sent en présence d'un bonheur inespéré éprouve tous les mouvements et les passions que le temps et le malheur ont tenu en échec. La figure rayonne, les mains s'agitent, des yeux jaillit le désir, et le cœur, trahi d'une émotion inconnue, bat étrangement dans la poitrine. Tel était le transport de cette pauvre femme. Elle voulait que je prolongeasse mon séjour à Plancoët... Elle voulait en apprendre davantage... Le souvenir de la pauvreté ignominieuse de ses ancêtres l'avait mise dans une condition d'humiliation pour laquelle elle avait souffert. Elle avait été jusqu'à ce jour une femme triste et mélancolique ; il y avait désormais une consolation dans sa vie.

A l'heure où la France athée déchaine ses hordes contre les congrégations enseignantes de notre ancienne mère-patrie, et que le cœur des habitants de la Nouvelle-France saigne par sympathies sous les coups qu'on porte à celle qu'ils considèrent toujours comme une mère chérie, il est consolant de lire l'analyse de l'éloquent plaidoyer que le vénéré archevêque Mgr. Bégin prononçait dans l'église métropolitaine de Québec sur l'Eglise et l'Instruction publique.

La "S. maine Religieuse", de Québec nous apporte l'analyse de ce touchant et énergique plaidoyer :

PERSECUTING CORNS  
Don't suffer, just apply Putnam's Painless Corn and Wart Extractor; it cures Corns, Warts, Bunlons and Calluses in 24 hours. Insist on "Putnam's," it's the best.

Dr. Murphy  
PHYSICIAN AND SURGEON  
TIGNISH.....P. E. I.

J. E. WYATT,  
SUCCESEUR DE HODGSON & WYATT  
AVOCAT, NOTAIRE, etc. Solliciteur pour les Nova Scotia et Summerside Banks

McQuarrie & Arsenault  
AVOCATS, NOTAIRES, &c.  
Summerside, P. E. I.  
(Bureau au dessus du Royal Bank of Canada)  
ARGENT À PRÊTER  
Neil McQuarrie, K. C.  
Aubin E. Arsenault.

HOTEL RIVERSIDE  
DUKE ST. MONCTON, N. B.  
Cet hotel est à une minute de marche du Dépôt de l'Intercolonial en face du Bureau de Poste et près de la Rivière.  
La proximité de l'hotel de la rivière, permet de voir, en plein, le spectacle grandiose du BORE à chaque marée.  
Termes raisonnables.  
Une étale de première classe pour la commodité des voyageurs.  
FRED. THIBODEAU  
PROP

Hotel Bernard  
This house is thoroughly fitted up; within 2 minutes walk from depot. It is conducted on first class principle, every attention being given to the comfort of guests.  
Terms are reasonable  
Theo. Bernard  
Tignish Oct 12-6m. Prop

College St. Dunstan  
(Affilié à l'Université Laval)  
COURS CLASSIQUES, COMMERCIAUX ET PHILOSOPHIQUES  
L'ouverture des classes au collège St. Dunstan aura lieu le 5 septembre.  
Les élèves sont priés de se présenter le jour de l'ouverture.  
Pour plus amples informations, s'adresser au Supérieur.  
Ce 1er septembre 1901.

Livres de Prieres, Chapelets, Objets Pieux.  
Je viens d'être nommé Agent pour la célèbre maison ZECHER FILS, BELGIQUE.  
Je parcourrai la province à temps pour recevoir les commandes de printemps.  
Les échantillons que j'ai envoyés plus beaux, les plus belles robes, meilleurs marchés que se soient vus ici, jusqu'à présent.  
Les Commerçants et les Maisons Religieuses feront bien de retenir leurs commandes pour moi.  
Je puis vendre les marchandises à meilleur marché qu'on peut les avoir dans les maisons de Montréal ou Québec.  
S. E. GALLANT

PATENTES  
OBTENUES PROMPTEMENT  
Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," sans avoir commis d'oublier les brevets. Informations fournies gratuitement. MARION & MARION, Experts. Edifice New York Life, Montréal. Bureaux : 121 et Atlantic Build., Washington, D. C.

Save Trouble and Expenses  
Not necessary to go out of Tignish for your Spectacles and Eye Glasses.  
I have just imported one of the finest assortment of Spectacles and Eye Glasses ever brought to the Island.  
Suitable for all ages  
EVERY STYLE  
Gold, Gold filled, Nickel, Silver, Steel, rubber etc.  
THE LATEST AND BEST  
Pierce always right  
L. S. PERRY  
TIGNISH  
Eyes tested free of charge

Vin des Carmes  
Vin par excellence pour réparer les forces perdues et  
FORTIFIER TOUS LES FAIBLES.  
Bon pour tous les âges et les  
DEUX SEXES,  
LES MEILLEURS MEDECINS  
Recommandent fortement le  
Vin des Carmes  
A. Toussaint & Cie.  
QUEBEC.

Vin des Carmes  
Vin par excellence pour réparer les forces perdues et  
FORTIFIER TOUS LES FAIBLES.  
Bon pour tous les âges et les  
DEUX SEXES,  
LES MEILLEURS MEDECINS  
Recommandent fortement le  
Vin des Carmes  
A. Toussaint & Cie.  
QUEBEC.